SENS
60 RUE DE ROME
75008 PARIS - 01 45 22 12 38

JUIN 13
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 3137

Judaïsme

LE JUDAÏSME ANTIQUE

par Max WEBER
Editions Flammarion, Coll. Champs Classiques, 2010, 762 p., 15 €

En 1970, les éditions Plon publiaient, dans leur collection "Recherches en sciences humaines", une traduction française, due au professeur Freddy Raphaël, de cet ouvrage classique où Max Weber entendait, dans la perspective de l'analyse qu'il menait alors des contextes sociaux des grandes religions, montrer l'originalité du *Judaïsme antique.* La familiarité qu'il avait avec les textes de l'Ancien Testament, tout autant qu'avec l'histoire profane des périodes anciennes, lui avait permis de penser que c'est au sein des tribus de ce qu'il appelle "la confédération israélite" que sont apparus deux éléments qui eurent un rôle décisif dans l'histoire religieuse : d'une part, la notion de *berith*, d'alliance, entre Dieu et son peuple, qui a pour conséquence d'instituer les hommes comme partenaires de Dieu dans la réalisation d'un projet social et de donner à un clergé spécialisé un rôle de plus en plus essentiel dans le respect de l'alliance ; d'autre part, l'importance du discours prophétique dans la constitution du peuple, avant et après l'exil. Les deux chapitres de son livre avaient le propos de le démontrer.

Dans le souci contemporain de mettre à la disposition du lecteur français une traduction révisée des grand textes de Max Weber, Isabelle Kalinowski qui, dans la même collection, a déjà traduit *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme, Hindouisme et bouddhisme* et *Sociologie de la religion,* propose donc ici, avec la collaboration de Camille Joseph et Benjamin Lévy, une nouvelle traduction de cette œuvre magistrale de Weber. Elle y ajoute, comme dans l'édition originale et comme dans la première version de Freddy Raphaël, une annexe (pp. 607-661) sur "Les Pharisiens". Isabelle Kalinowski a aussi rédigé une importante introduction (pp. 7-61), le glossaire (pp. 683-746) et quelques notes complémentaires (pp. 663-668 – les notes infrapaginales étant celles de Weber).

Y. C.

PHILON D'ALEXANDRIE

Maître spirituel

par Mariette CANÉVET
Cerf, coll. Initiations, 2009, 254 p., 20 €

Dans un très court avant-propos, Mariette Canévet rappelle que Philon d'Alexandrie, auteur juif prolixe contemporain du Christ (auquel il ne fait aucune allusion), *appartient*

à un milieu culturel d'une richesse exceptionnelle. Il est au carrefour de la tradition juive et de la pensée hellénique, pouvant servir de modèle aux Chrétiens qui, comme lui, ont été amenés à exprimer leur foi dans un contexte philosophique grec. Aussi pense-t-elle utile de mettre en lumière, sur neuf thèmes majeurs, et en le citant abondamment, la spiritualité sous-jacente à l'œuvre de Philon. On trouvera donc des développements sur "L'homme et l'univers", "Le péché", "Les passions", "Le discernement", "L'ascèse", "Les migrations" (d'Abraham), "Les vertus", "Dieu" et "Dieu et l'homme".

Professeure émérite à l'université Marc-Bloch de Strasbourg (faculté de théologie catholique) et pédagogue avertie, l'auteure était particulièrement qualifiée pour nous faire goûter la saveur de la prose de Philon et, à l'arrière-plan, sa connaissance précise de la pensée biblique. Cette introduction à son œuvre, certes partielle, sera bienvenue.

Y. C.

LES JUIFS D'ALEXANDRIE ET LEURS ÉCRITS

par Claude TASSIN
Cerf, Coll. Cahiers Évangile, supplément, n° 156, juin 2011, 85 p.

Dans la ville nouvelle d'Alexandrie qui a pris son essor au IIIème siècle avant notre ère, une importante communauté juive n'a pas tardé à se développer, qui nous a légué aussi bien Philon d'Alexandrie que la traduction de la Septante. Mais elle-même tôt hellénisée et en quête d'une certaine reconnaissance, elle a eu une influence non négligeable sur le Judaïsme de son temps comme sur le Christianisme naissant. On s'en convaincra en regardant ce petit volume de la collection des Suppléments des Cahiers Évangile. Claude Tassin, professeur d'Écriture Sainte à l'Institut catholique de Paris, s'est proposé de présenter la richesse de la production littéraire en grec qu'on peut raisonnablement attribuer à des auteurs originaires de la ville ou qui y ont été un temps résidents.

Après une introduction sur "Les Juifs en Égypte et à Alexandrie" (pp. 5-20) et sur ce qu'on connaît de leurs situations et de leurs problèmes de cohabitation avec leurs voisins égyptiens, l'auteur décrit "L'héritage littéraire du Judaïsme alexandrin" et, partant de quelques récits historiques et légendaires (pp. 21-28) dont Flavius Josèphe ou Eusèbe de Césarée nous ont gardé la trace, traite successivement (pp. 28-59) des ouvrages sous forme narrative (La *lettre d'Aristée* et le roman *Joseph et Asébeth*) ou sous forme d'enseignement (Aristobule, le Pseudo-Philon), des œuvres poétiques (*L'Exagôgè* d'Ézéchiel le Tragique et *Les Sentences du Pseudo-Phocylide*) et du Livre III des *Oracles Sibyllins*. Les deux chapitres suivants sont consacrés à Philon d'Alexandrie, exégète, réputé pour son interprétation allégorique de la Bible (pp. 59-69), et à la Bible des *Septante* comme exégèse de la Bible hébraïque (pp. 69-80), l'un et l'autre pouvant être interprétés comme des "actualisations" et des "modernisations" de l'Ancien Testament. L'Église naissante puisera abondamment dans l'une et dans l'autre de ces "œuvres", pour donner matière à ses propres développements.

Y. C.

L'ESSENCE DE LA KABBALE

par Brian L. LANCASTER
Pocket – spiritualité, n° 13524, 2009, 284 p.

L'auteur est professeur de psychologie à Liverpool. Dans cet ouvrage, traduit de l'anglais par Sophie Boulogne, il se propose de rendre accessible au lecteur non spécialiste mais intéressé, cet *enseignement interne du Judaïsme* qu'on appelle "Kabbale". Il s'interroge d'abord sur les raisons qui ont présidé à l'élaboration de cet enseignement holistique et sur la place que le mysticisme juif, d'origine biblique, occupe dans le cadre de la pensée juive (ch. 2). Ce mysticisme a une histoire qu'il convient d'abord de préciser (ch. 3), pour en saisir la cohérence, avant de pouvoir en aborder les grands thèmes : la notion de "Création" (ch. 4) à la fois événement originel et principe permanent qui traduit l'intervention de Dieu dans l'histoire ; l'interprétation de la "*Torah*" comme "projet [caché] de Dieu pour la Création" (ch. 5) ; le jeu sur les "lettres"

hébraïques (ch. 6) qui résulte de ce que, pour le Judaïsme, la langue pénètre au cœur même du mystère divin. L'auteur présente ensuite les "méthodes de la concentration méditative" (ch. 7) propres à la pratique quotidienne de l'étude dans le Judaïsme, y compris de la Kabbale. Il termine en posant le problème du sens de la "Kabbale aujourd'hui" (ch. 8) et des réponses qu'elle est susceptible d'apporter aux questions du monde moderne.

Pour l'auteur, qui tente ainsi de résumer l'enseignement principal de la Kabbale : Dieu nous a assigné une tâche à accomplir, réparer le monde, et Il nous a confié, à travers la Kabbale, à la fois les informations nécessaires sur la nature de la tâche qui doit être la nôtre et les moyens de la faire. En cela, la Kabbale est une *voie*, une sagesse mystique qui ouvre sur une connaissance plus intime de Dieu, du monde et donc de soi-même.

Y. C.

LE POINT INTÉRIEUR

Méditation sur les lectures hebdomadaires de la Torah

par David SAADA

Albin Michel, coll. Spiritualités, 2008, 621 p., 25 €

David Saada a déjà publié, en 2006, chez Bibliophane, un ouvrage, *Le Pouvoir de bénir*, construit exactement de la même manière : il s'agit de partir de la *parasha* de la semaine, d'en donner, en ouverture, un résumé, puis d'en prendre un verset (ou un court passage) et d'en scruter les significations à la lumière de ce que des générations de Sages en ont dit et qui a été recueilli dans le *Midrash*, les commentaires classiques (en particulier médiévaux : Rashi, Nahmanide, Ibn Ezra…) qui mettent l'accent sur le sens littéral, la Kabbale (et la tradition mystique du Judaïsme) et le Hassidisme. L'auteur se dit particulièrement tributaire de trois Sages : le premier, Rabbi Moïse Haïm Luzzatto est né en Italie au XVIIIe siècle, le second, Rabbi Yaakov Abihssira, a vécu au Maroc au XIXe siècle et le troisième, le *Sfat Emet*, le Rabbi de Gur, Rabbi Yehouda Arié Leib Alter, a grandi en Pologne et y a vécu jusqu'au début du XXe siècle.

Il s'agit de "méditation" sur un thème : dans chacune des 52 *parashiyot*, l'auteur cherche à dégager, sur le thème choisi, *des constances, des lignes de cohérences transversales susceptibles d'apporter un éclairage permettant de relier entre eux des éléments apparemment disparates*. Dans le premier volume, cette démarche s'appuyait sur le concept de bénédiction, présent dans la *Torah* du début à la fin, et tentait de faire comprendre que, selon l'enseignement des Sages, *la bénédiction est l'actualisation du potentiel de Bien qui existe en l'Être, une actualisation que les fautes commises par l'Homme entravent, retardent*. Dans celui-ci, *Le point intérieur,* l'auteur prolonge cette première démarche à partir d'un concept emprunté au *Sfat Emet,* que celui-ci utilisait pour désigner ce qui, à ses yeux, constituait la spécificité spirituelle d'Israël. Ce concept, qui en fait vient de la Kabbale, traduit le fait que le "lieu" où se joignent le Ciel et la Terre, et à partir duquel l'influx divin se répand dans l'Être, est d'une importance vitale pour toute la Création : *l'union du Ciel et de la Terre, en d'autres termes la fixation de la Présence divine dans le monde, est le but ultime de la création*. Cette finalité, qui disparaît avec le péché d'Adam, réapparaît avec les Patriarches, mais *il appartient à Israël d'actualiser le potentiel d'unité dont est chargé le point intérieur*.

Ainsi, d'une manière très pédagogique, David Saada met à la portée du lecteur qui veut bien faire l'effort nécessaire, des aspects les plus profonds de la tradition spirituelle du Judaïsme.

Y. C.

MYSTIQUES MESSIANIQUES

De la kabbale au hassidisme (XIIIe - XIXe siècle)

par Moshé IDEL

Calmann-Lévy, coll. Essai Judaïsme, 2005, 634 p., 29,50 €

Gershom Scholem, le grand découvreur de la Kabbale et de la mystique juive, pensait que l'attente messianique exprimait d'abord des

aspirations virtuellement politiques ; Moshé Idel, qui est né cinquante ans après lui mais qui a été son disciple et successeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, insiste plutôt sur la dimension proprement spirituelle du messianisme. Pour lui, le messianisme juif s'affirme autant dans une quête de transformations spirituelles intérieures que dans l'annonce d'une modification dans l'histoire. Il se propose de le montrer en prenant le parti de s'intéresser explicitement à la dimension messianique de la mystique juive.

Il a rassemblé, dans ce livre traduit de l'anglais (États-Unis) par Cyril Aslanov, un certain nombre d'études élaborées dans d'autres contextes et qui ont été revues pour la publication (il signale que les éditions anglaise et française de son livre sont différentes de la version hébraïque dans la mesure où une partie de ce travail de réécriture a été faite après la parution de celle-ci). Ce sont d'abord des portraits de personnalités exceptionnelles : Abraham Aboulafia (XIIIe siècle), Abraham Halévi et Salomon Molkho (dans la période qui suit l'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492), Sabbataï Zevi et le "prophète" Nathan de Gaza au XVIIe siècle, les maîtres hassidiques des XVIIIe et XIXe siècles. Un autre article plus large sur "les conceptions du Messie et les formes théosophiques de la Kabbale" (XIIIe – XIVe siècle) lui permet de suivre dans leurs évolutions historiques le développement de certains concepts centraux. En cela, il dialogue avec Scholem, puis revient et approfondit, grâce à l'accès à de nouveau travaux, les positions où celui-ci s'était arrêté.

Umberto Eco, qui préface l'ouvrage, insiste sur le caractère novateur du travail de Moshé Idel. Il invite *à voir les phénomènes* [messianiques et mystiques] *non pas dans le sens de leur succession historique (comme si, à des moments mystiques s'opposaient des moments messianiques), mais à la lueur d'une phénoménologie qui établit des* modèles [...]. *Idel oppose avant tout un modèle* vertical *(Dieu et moi) à un modèle* horizontal *(l'histoire et nous) mais ne pense pas que cette opposition caractérise la différence entre mysticisme et messianisme.*

Y. C.

DICTIONNAIRE DES MESSIES JUIFS
de l'Antiquité à nos jours

par Yankel MANDEL
Berg International Éditeurs, 2009, 211 p. (format 12 x 22 cm), 16 €

Selon la définition qu'en donne l'auteur au début de son introduction, le Messie, *issu du lignage de David, exécutant la volonté divine, a pour fonction, lorsque les temps seront échus – c'est-à-dire l'humanité rachetée, réhabilitée – de nous affranchir de la malédiction et du péché.* C'est donc une figure d'un Messie personnel qui est ici reprise.

Dans le "dictionnaire" proprement dit (pp. 27-154), on trouvera 32 notices, généralement d'une ou deux pages, consacrées à autant de *Messies* qui ont jalonné l'histoire du peuple juif depuis Juda le Galiléen, au début de notre ère, jusqu'à Ouzi Mechoulam ben David, d'origine yéménite, actuellement enfermé dans la prison de Beit HaShita, dans la vallée de Beit Shean, où il purge diverses peines que la justice israélienne lui a infligées pour outrages, propos diffamatoires et incitations à la violence. Sept notices sont plus développées : celle de Yeshu (pp. 28-45) que l'auteur compte parmi les Messies d'Israël ; celle de Simon bar Kochba (pp. 50-56) reconnu par rabbi Akiba ; celle d'Abraham Aboulafia (pp. 69-75) qui se comparait à Isaïe ; celle de David Ha Réouvéni et de Shlomo Molkho né Diego Pires (pp. 76-96), deux messies "complémentaires" du milieu du XVIe siècle ; celle de Sabbataï Tsevi (pp. 103-129), et celle de Jacob Frank (pp. 134-144) ; enfin celle du Loubavitcher de Brooklyn (pp. 144-151).

L'auteur a fait précéder ce dictionnaire d'une "introduction" où il rappelle les caractéristiques du Messie d'Israël, rédempteur politique plus que messie spirituel ; et il insiste sur le fait qu'il n'y a pas de figure proprement messianique dans l'histoire ancienne d'Israël, mais des "démarcheurs de Dieu" comme Josias, Ézéchiel, Zacharie ou Zorobabel. Enfin, en annexe, il s'interroge sur la relation entre sionisme moderne et messianisme, le "retour à Sion"

étant traditionnellement une dimension de ce dernier.

Y. C.

LES 22 CLÉS DE L'ALPHABET HÉBRAÏQUE

Les connaître pour mieux se connaître

par Frank LALOU

Desclée de Brouwer, 2009, 319 p., 22 €

Les lettres hébraïques fascinent. Plus et différemment que d'autres calligraphies. Frank Lalou, auteur et calligraphe, qui organise des ateliers sur la symbolique des lettres hébraïques, propose ici de nous introduire à cet alphabet et à ce qu'il représente. Mais comme pour lui la pensée juive est une pensée inconfortable qui n'apporte aucune certitude mais ne fait que poser des questions, à l'infini, il a choisi de présenter les lettres par couple, pour explorer le champ de l'entre-deux. Il est en effet fascinant, dit-il, *d'imaginer que l'ordre alphabétique n'est pas géré par le pur hasard mais par une logique initiatique profondément signifiante.*

L'ouvrage est introduit par une "histoire de l'alphabet hébreu" depuis les hiéroglyphes égyptiens jusqu'à l'hébreu carré. Vient ensuite ce que l'auteur présente comme des essais : l'étude des couples Aleph-Beth, Beth-Guimel, Guimel-Daleth, Daleth-Hé… complétés par *un ensemble de textes qui tâcheront de faire le tour de cette grille de lecture du monde et de la vie.* Ce faisant, il nous introduit à une symbolique qui célèbre la vie.

Y. C.

SÉPHARDISME ET HISPANITÉ

L'Espagne à la recherche de son passé (1920-1936)

par Eva TOUBOUL-TARDIEU

Presses universitaires Paris-Sorbonne (PUPS, Maison de la Recherche, 28 rue Serpente, 75006 Paris), Cahiers Alberto Benveniste, 2009, 413 p., 21 €

Les Juifs ont été expulsés d'Espagne en 1492. Ils se sont surtout dispersés autour du bassin méditerranéen où ils ont continué à parler un judéo-espagnol qui leur permettait de maintenir une attache avec leur origine (ceux qui émigrèrent en Europe du Nord disparurent, après quelque temps, en s'assimilant aux Ashkénazes). La langue a donc été pour eux un facteur fort d'identité, qu'on a désigné par le vocable de "Séphardade". Au XXe siècle, tandis que s'affirme cette identité séphardade opposée à l'identité ashkénaze, l'Espagne de son côté, incarnation aux yeux du monde de l'intolérance religieuse, s'interroge sur son "hispanité", c'est-à-dire sur ses propres racines identitaires. À partir de 1920 et jusqu'au déclenchement de la Guerre Civile, on note un engouement nouveau pour tout ce qui est "espagnol", en particulier pour les groupes qui ont conservé l'emploi d'une langue espagnole archaïque, y voyant le reflet de la langue que leurs ancêtres utilisaient au XVe siècle. Mais pour ce faire, encore fallait-il modifier les représentations que les Espagnols avaient des Juifs séphardades en même temps qu'il fallait réhabiliter la terre d'Espagne dans la mémoire judéo-espagnole.

Eva Touboul-Tardieu, maître de conférences à l'Université Lumière (Lyon 2), s'est intéressée, dans une thèse de doctorat soutenue à l'Université de la Sorbonne-Nouvelle (Paris 3) en 2006, à ce rapprochement entre les représentations des uns et des autres qui, en fait, restèrent éloignées. Elle en a tiré ce livre, construit en trois parties. Dans la première : "Du libéralisme à l'hispanité : la lente élaboration du séphardisme" (pp. 23-111), elle cherche à étudier la modification, dans le cadre de la pensée libérale, de la représentation des Juifs dans la société espagnole ; un certain nombre d'auteurs lui apparaissent comme de bons exemples de cette évolution. Dans la seconde : "Le séphardisme, aspiration et réalisation" (pp. 113-231), elle s'interroge sur la constitution du séphardisme à partir de la langue, sur ses motivations et son unique objectif : la revalorisation de l'Espagne qui, cependant, se heurte à la réalité de la méfiance réciproque. La troisième : "L'impossible mythe sépharade" (pp. 233-343), analyse les facteurs peu favorables qui vont vouer à l'échec le mouvement : la conjoncture spécifique des Balkans au sortir de la Première Guerre mondiale, l'existence en Espagne d'un anti-judaïsme et d'un antisémitisme qui refont surface et l'influence du

sionisme qui modifie les priorités des judéo-espagnols. Mouvement d'intellectuels qui restent isolés de la société qu'ils prétendent représenter, le rapprochement entre séphardisme et hispanité n'a pas donné les résultats qu'en attendaient ses promoteurs. Il explique peut-être, en partie, la neutralité de l'Espagne franquiste pendant la Seconde Guerre mondiale et l'action de certains diplomates espagnols qui, dans les Balkans, sauvèrent 3.000 Juifs menacés de mort.

Y. C.

L'IDENTITÉ JUIVE ET LA CULTURE EUROPÉENNE

Sachons préserver notre héritage commun

par Maurice-Ruben HAYOUN
Pocket, coll. Agora n° 336, 2009, 603 p., 12,50 €

En 2005, Maurice-Ruben Hayoun publiait sous le titre *Écoute Israël, écoute France*, un recueil d'articles parus, au fil du temps, dans *Le Monde*, *Le Figaro*, *L'Arche* et *La Tribune de Genève* [cf. *Sens*, 2008 n° 9/10, p. 551]. Ces textes, complétés par des introductions et des mises en perspective, étaient regroupés autour de cinq thèmes : « Les Juifs et l'Europe », « Les Juifs en France », « Devant l'Islam », « Israël dans la tourmente » et « Une pensée juive pour notre temps ».

Il les reprend ici, dans un format de poche, sous un titre qui dit mieux le contenu de l'ouvrage et ses objectifs ; il l'a aussi revu, augmenté d'articles plus récents, et en a rédigé la nouvelle préface. Il y pose la question de l'*identité juive* qui, après la destruction de l'ancien État juif au début de notre ère, a été une identité religieuse, mais qui, depuis la confrontation avec la modernité, est devenue éclatée, plurielle ; il y pose aussi la question de la relation de l'identité juive avec la culture environnante, et plus particulièrement avec la *culture européenne*, profondément marquée par le Christianisme. Pour lui, l'identité juive et la culture européenne sont compatibles *lorsque l'Europe agit conformément à ses valeurs éthiques fondamentales.* Et il ajoute : *cette compatibilité demeure lorsque l'Europe se sent une communauté de destin avec l'État d'Israël.* D'où, à travers ces articles, son appel à respecter l'héritage judéo-chrétien de l'Europe qui, loin d'être exclusif d'autres courants, mérite d'être maintenu en vie, voire d'être mis en valeur.

Y. C.

Entre Jérusalem et Athènes

BENJAMIN FONDANE À LA RECHERCHE DU JUDAÏSME

Textes réunis par Monique JUTRIN
Lethielleux / Parole et Silence, 2009, 264 p., 22 €

Benjamin Fondane, né Wechsler en 1898, Juif roumain immigré en France en 1923 où il s'affirma comme écrivain et comme poète, fut arrêté par la police française en mars 1944, assassiné le 2 ou le 3 octobre suivant à Auschwitz. Toute sa vie, il n'a cessé de chercher à définir son Judaïsme qui n'était pas pour lui une pratique ou une observance, mais une exigence spirituelle.

Monique Jutrin, qui a enseigné la littérature et la culture françaises à l'Université de Tel-Aviv et qui a fondé la Société d'études Benjamin Fondane, déjà auteur de plusieurs ouvrages consacrés à des écrivains juifs du XIXe et du XXe siècle, a voulu dans ce volume rassembler les textes de Fondane en relation avec le Judaïsme. Ils ont été répartis en deux ensembles : les "écrits de jeunesse" (pp. 9-176) en roumain (traduits par Hélène Lenz et annotés par Monique Jutrin, Hélène Lenz et Léon Volovici), et les "écrits en langue française" (pp. 177-235) de la seconde partie de sa vie. Ce qui caractérise les premiers, c'est qu'ils sont nombreux à avoir été publiés dans la presse juive dont Fondane est alors un collaborateur régulier. Présentés chronologiquement, ces textes montrent l'évolution intellectuelle de l'auteur, depuis ses "souvenirs d'enfance" et ses "Figures juives roumaines" jusqu'à ses séries d'articles sur "Antisémitisme et sionisme" ou l'ensemble sur "Judaïsme et hellénisme", parus dans le quotidien *Mântuirea* respectivement entre janvier et juillet 1919, et entre août et octobre 1919. La seconde partie du volume réunit des textes écrits en français entre 1934 et 1944. On notera en particulier

quelques textes "Autour de Léon Chestov" (dont il avait fait la connaissance peu de temps après son arrivée à Paris, mais avec lequel il se lia d'une amitié profonde à partir de 1927 et jusqu'à la mort de Chestov en 1938).

Sa femme, Geneviève Fondane, affirmait le 21 mars 1947 : *Le Fondane profondément juif, dans le meilleur sens du mot, dans son sens mystique d'Israël, peuple témoin, choisi et aimé de Dieu, je crois que moi seule pourrai le révéler un jour. Ce côté d'homme de l'*Ancien Testament *(sans aucune observance rituelle d'ailleurs) que j'ai si profondément partagé avec lui, vécu avec lui, est d'une importance primordiale pour la compréhension de son œuvre*. Tel est aussi ce qui ressort de ce livre, en un certain sens d'hommage.

Y. C.

INFLUENCES JUIVES EN AFRIQUE

Repères historiques et discours idéologiques

par Jaap van SLAGEREN
Éditions Karthala, 2009, 348 p.

Jaap van Slageren, pasteur hollandais qui, de 1963 à 1974, a servi l'Église évangélique du Cameroun comme pasteur-missionnaire, historien et enseignant, s'est depuis cette date intéressé aux traces d'une présence juive qu'il repérait dans les cultures africaines et qui débordent de beaucoup la seule implantation de communautés juives sur le pourtour méditerranéen (et donc en Égypte et au Maghreb).

C'est d'abord ce qu'il essaie de mettre en évidence dans une première partie : "les influences juives en Afrique pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne" (pp. 17-157). Le premier volet : "Situation en Terre Sainte" n'est pas concluant, parce qu'en fait hors sujet ; les deux autres volets : "Situation de l'Égypte, de la Nubie et de l'Éthiopie" et "Situation de l'Afrique du Nord" apportent quantité d'informations sur la présence de l'Église (et donc par elle sur une acculturation à la Bible) ou, directement, sur la présence de communautés juives installées qui ont pu exercer une influence. La seconde partie : "Efforts variés de type piétiste et calviniste entrepris par les missions catholiques et protestantes" (pp. 159-213) traite directement de la mission – et donc de l'influence de l'Évangile, même lorsque celui-ci était prêché par un converti, comme le Père François Libermann, fils d'un rabbin de Saverne. La troisième partie : "Pensées et défis sous-jacents aux recherches et débats sociologiques et théologiques en Afrique aujourd'hui" (pp. 215-265), décrit d'une part le "nouveau paysage ecclésial africain chez les catholiques romains", et d'autre part "L'éveil du mouvement missionnaire protestant (1800-1900) et [les] réactions africaines" qui l'un et l'autre puisent dans les trésors de la tradition biblique pour formuler leur théologie en revendiquant l'héritage judéo-chrétien. Enfin, la quatrième partie : "Aperçu des influences juives dans les Églises dites sionistes et de l'impact des rabbins sur le discours des prêtres, pasteurs et théologiens chrétiens africains concernant l'engagement pour un avenir meilleur" (pp. 267-311) recense les différentes Églises sionistes en Afrique noire et les dialogues entre Juifs, Musulmans et Chrétiens africains à Jérusalem (1972, 1977), Nairobi (1986), Johannesburg (1995) et Yaoundé (1995, 2001).

Explicitement, l'auteur souhaite, à la lumière de cette histoire, que les Chrétiens africains – mais aussi européens – repensent leur identité chrétienne par rapport au Judaïsme et s'efforcent de promouvoir le dialogue judéo-chrétien. Ce n'est pas exactement ce que dit le titre, mais c'est un beau programme d'action.

Y. C.

LE CRIF

De la Résistance juive à la tentation du lobby. De 1943 à nos jours

par Samuel GHILES-MEILHAC
Robert Laffont, Coll. Le monde comme il va, 2011, 354 p.

Il n'existait pas encore, à notre connaissance, d'études sur ce qui est devenue, surtout sous la direction de ses derniers Présidents, cette importante institution "politique" de la communauté juive de France. L'Auteur, sociologue, qui enseigne à

l'Institut d'études politiques de Paris, s'y est attelé dans une thèse de doctorat soutenue à l'École des hautes études en sciences sociales en septembre 2010 et dont ce livre est tiré. S'il ne semble pas avoir eu accès aux archives elles-mêmes de l'institution, il a pu s'appuyer sur la documentation existante, en particulier journalistique, et sur un certain nombre d'entretiens avec les présidents et les directeurs, anciens ou actuels, du Crif, ainsi qu'avec d'autres personnalités dont l'avis pouvait lui être utile pour éclairer plusieurs épisodes de cette histoire (la liste donnée en annexe compte 22 noms).

Le Crif (à l'origine *Conseil représentatif des israélites de France*, aujourd'hui *Conseil représentatif des institutions juives de France*) a été fondé en juillet 1943, en pleine guerre, à Grenoble, afin très précisément de préparer l'après-guerre et de permettre à la communauté juive de France de retrouver sa place dans la vie française, une fois le pays débarrassé du joug nazi et du régime de Vichy. C'est une institution qui regroupe aujourd'hui plus de soixante associations juives, aussi diverses que le Judaïsme français qu'elle représente auprès des pouvoirs publics. L'Auteur en suit les développements sur un demi-siècle, passant rapidement sur les vingt premières années pour insister sur le rôle croissant du Crif à partir de 1967 et la Guerre des Six Jours. Le Crif devient alors une institution "politique" de plus en plus présente dans le paysage français, fortement engagée – ce qui n'est pas sans contestations – dans la défense d'Israël, mais aussi dans la lutte contre l'antisémitisme, pour le devoir de mémoire ou pour la reconnaissance de la spécificité de l'identité des Juifs de France. C'est ce qui explique le sous-titre : l'Auteur s'interroge, dans un long dernier chapitre, sur le qualificatif de "lobby juif français" qu'on attribue volontiers au Crif, mais qui pose problème.

Certes, bien qu'il ne dispose pas de ressources économiques importantes et qu'il ne représente pas un réel poids électoral, le Crif est devenu un acteur direct du jeu politique français, en partie parce que la classe politique française y trouve son intérêt. Mais il n'est pas que cela. Son rôle dans la structuration de la communauté juive de France et dans l'intégration de cette dernière dans la société française, pour lui éviter précisément l'isolement et le communautarisme, est aussi essentiel. L'Auteur n'ignore pas cette dimension, mais n'en fait pas l'objet principal de son analyse. Cela est peut-être regrettable.

Y. C.

Antisémitisme

CATHOLICISME SOCIAL ET QUESTION JUIVE

Le cas Léon Dehon (1843-1925)

Sous la direction d'Yves LEDURE
Lethielleux / Desclée de Brouwer, 2009, 255 p., 22 €

La suspension brutale à Rome, en 2005, par le Pape Benoît XVI, pour cause d'"antisémitisme", de l'instruction en cours pour la béatification du Père Léon Dehon (1843-1925), fondateur des Prêtres du Sacré-Cœur et l'une des figures de proue du catholicisme social, a fait l'effet d'une bombe. En septembre 2007, un groupe d'historiens, de philosophes et de théologiens sous la direction d'Yves Ledure, spécialiste de la philosophie de la religion, s'est réuni non pas à l'Institut catholique de Paris qui a refusé sa collaboration, mais au couvent Saint-Jacques, pour étudier à travers l'action et surtout les écrits du Père Dehon, sa judéophobie et sa position théologique sur Israël et sur la permanence de son élection. Ce sont les *Actes* de cette journée qui sont ici publiés, où l'on trouvera toute une série d'interventions sur la position du Père Dehon lui-même et deux articles sur des sujets connexes : l'un du Père Calvez sur "Marx et la question juive de son temps", l'autre de Philippe Boutry sur "L'affaire Mortara" emblématique de la théologie catholique du milieu du XIXe siècle.

En ce qui concerne le Père Dehon, Giorgo Campanini dans "Léon Dehon, les origines du capitalisme et la question juive" montre bien que, s'il s'est refusé à prêcher un

antisémitisme d'exclusion, il est bien de son temps et, par manque de compétence sur les questions économiques, accepte sans critique les affirmations des auteurs antisémites qui voient dans "le Juif" la seule et unique cause de toutes les difficultés économiques et sociales. Cet antisémitisme, en quelque sorte d'"emprunt", Paul Airiau en étudie "les sources textuelles" tandis que Jean-Marie Mayeur essaye de le définir. Pour approfondir les origines et les développements de cet antisémitisme, Jacques Prévotat en étudie les traces "À travers les archives de l'Index" (où Dehon fut "consulteur" de 1897 à 1917) ; de leurs côtés, Joseph Famerée dans "Les Juifs et l'histoire du salut dans les écrits sociaux de Léon Dehon" et Marcello Neri dans "La position d'Israël dans la spiritualité dévotionnelle du Père Dehon" rappellent que le Père Dehon est en conformité avec la pensée de l'Église qui, à l'époque, se pense comme le *Verus Israel*, prête à accueillir en son sein tous les Juifs qui reconnaîtraient le Messie, mais rejetant tous ceux qui, par haine du Christianisme suppose-t-on, persistent à vouloir rester dehors. Comme l'indique ici Laurence Duffayet, ce n'est qu'au Concile Vatican II que l'Église à effectuer sa "sortie théologique de l'antisémitisme".

Dans son intervention de clôture : "Engagement social et question juive dans l'œuvre de Léon Dehon", Yves Ledure défend l'idée que la position du Père Dehon était "antijuive" et que sa critique du Judaïsme était liée, pour l'essentiel, à son engagement social : *le Père attribuait les dysfonctionnements d'une société en mal de justice sociale et de dignité des travailleurs, entre autres, à une influence multiforme des Juifs, une influence qu'il majore dans la mesure où ses sources sont insuffisamment contrôlées.* Il est difficile de sonder les reins et les cœurs, et peut-être le Père Dehon était-il "de son temps", répétant ce qu'il croyait vrai sans se donner les moyens de le vérifier. La question, qui n'est pas véritablement posée ici, même si elle reste en filigrane de plusieurs interventions, est celle de la béatification : peut-on proposer pour modèle quelqu'un qui a si gravement manqué à un devoir de prudence et qui, en engageant l'Église sur la voie de la justice sociale et d'une réflexion sur les conditions misérables des travailleurs de la nouvelle industrie, a visiblement manqué de discernement ?

Y. C.

LE PRÉJUGÉ ANTIJUIF

Introduction à la dynamique de la haine

par Riccardo CALIMANI
Tallandier, coll. Histoire contemporaine, 2009, 380 p., 25 €

Publié en 2008 en italien et traduit ici par Rosetta Franco-Morselli et Annie Sussel avec un avant-propos original de l'auteur pour l'édition française, ce livre se veut une exploration de la longue histoire du peuple juif à travers le regard particulier qu'on a porté sur lui au cours des siècles. Si l'origine de ce peuple se perd dans la nuit des temps, on connaît son histoire qui a été une suite de longues souffrances, conséquences des préjugés qu'on n'a cessé de nourrir et de réactualiser sur son compte, entrecoupée de moments plus souriants. D'où la question du pourquoi ?

Pour l'auteur, historien, qui a déjà publié une *Histoire du ghetto de Venise* [cf. *Sens*, 1998 n° 11/12, p. 569], il convient de rechercher les origines des sentiments antijuifs dans l'histoire de la relation des Juifs avec les autres peuples et d'en analyser les matrices d'abord théologiques, puis philosophiques. C'est ce qu'il fait ici de façon cursive, dans une suite de chapitres chronologiques qui vont depuis l'antiquité ("Juifs et païens") jusqu'à l'époque moderne ("Les lois raciales en Italie", "Les Juifs de France sous l'occupation nazie" et "La Shoah : l'anéantissement"), en s'arrêtant sur des moments particuliers où se sont cristallisées certaines de ces "légendes" aux conséquences incalculables : "La légende du Juif errant", "les disputes médiévales", l'apparition du "racisme", "Les protocoles des Sages de Sion", "Marxisme et sionisme".

L'avant-dernier chapitre est consacré spécifiquement aux rapports entre "Juifs et Chrétiens aujourd'hui", tandis que le dernier propose une réflexion théorique et pratique sur cette "haine des Juifs" qui ne semble

pas céder ou qui réapparaît sous des visages différents.

Y. C.

LA PASSION ANTISÉMITE

Habillée par ses idéologues

par Francis KAPLAN
Éditions Le Felin Kiron, coll. Les marches du temps, 2011, 398 p., 25 €

Pour Francis Kaplan, philosophe, l'antisémitisme n'est pas *une erreur intellectuelle, due à l'ignorance, à l'étourderie ou à la bêtise* ; c'est une idéologie, *une passion qu'on habille intellectuellement comme on peut*. Elle n'est pas seulement fausse, mais elle est contradictoire avec les réalités que l'on peut connaître par ailleurs. Or, c'est une idéologie qui a été défendue par des personnalités de premier plan qui ne pouvaient pas ne pas savoir que c'était une idéologie ; et le discours qu'ils tiennent pour justifier leur position n'est qu'une rationalisation qui tente d'habiller la passion de façon scientifique.

Après une longue introduction (pp. 7-47) où il se demande "qu'est-ce que l'antisémitisme ?" et étudie les différentes théories qui ont cherché à formuler une réponse à cette question, l'auteur propose d'examiner la pensée de quatorze "philosophes" qui ont, peu ou prou, développé une argumentation *antijuive et/ou proprement antisémite. On* pourra s'étonner de rencontrer ici deux penseurs qu'on n'attendait pas dans cette galerie de portraits : Pascal (1623-1662) et Spinoza (1632-1677) ; par contre, les autres s'imposaient, que ce soit la série des philosophes allemands du XVIII/XIXème siècle : Kant (1724-1804), Fichte (1762-1814), Hegel (1770-1831) et Feuerbach (1804-1872), ou les penseurs de gauche : Fourier (1772-1837), Proudhon (1809-1865) et bien évidemment Marx (1818-1883). On trouvera aussi, pour ce XIXeme siècle si important dans la construction de l'antisémitisme raciste moderne, Wagner (1813-1883) et Otto Weininger (1880-1903). Comme ce dernier, Simone Weil, un peu plus tardive (1909-1943), reste dans la même veine de la "haine de soi" qui conduit à une conception totalement négative du Judaïsme et des Juifs. Remercions Francis Kaplan d'ouvrir pour nous ces dossiers et surtout de citer abondamment maints textes odieux qui n'ont pu qu'entraîner le lecteur vers une totale incompréhension de ce que sont réellement les Juifs et le Judaïsme, ce qui à ses yeux a justifié un violent rejet.

Deux dossiers particuliers traitent les cas de Renan (1823-1892) et de Nietzsche (1844-1900), dont les positions, mêlées, peuvent être interprétées dans un sens ou dans un autre (on a vu, par exemple, comment les nazis s'étaient approprié Nietzsche, dont l'antisémitisme n'avait certainement pas la *radicalité* qu'on lui a prêté). Enfin, le dernier chapitre traite de Sartre et de l'ambiguïté de sa critique de l'antisémitisme : son livre pionnier de 1949, *Réflexions sur la question juive*, n'est pas, lui non plus, sans contradictions qui posent problème.

Y. C.

LE SOCIALISME UTOPIQUE

Antiféminisme et antisémitisme

par René PARIENTE
L'Harmattan, coll. Questions contemporaines, 2009, 126 p., 13 €

Le courant du "socialisme utopique", né en Angleterre, est peu connu en France (même si l'un de ses théoriciens fut le Français Pierre Joseph Proudhon). C'est une tenta*tive, parmi d'autres, de répondre à l'indus*trialisation et à ses conséquences pour la classe ouvrière ; mais "utopique", elle se nourrit de millénarisme (religieux) et comporte à l'évidence des risques totalitaires. Deux caractéristiques, qui ne figuraient pas à l'origine mais qui sont apparues lors de son développement, sont son antiféminisme et son antisémitisme. René Pariente, ancien professeur de médecine et qu'on présente comme un passionné d'histoire, a voulu retracer l'élaboration de ce courant pour en comprendre l'évolution. Il resitue d'abord l'origine du courant socialiste au sens large dans la Révolution française, puis étudie les principaux auteurs du courant utopiste : Robert Owen, Saint-Simon et les saint-simoniens, Charles Fourier. Il consacre enfin un chapitre entier à Proudhon, car c'est avec cet auteur qu'apparaissent les deux dérives signalées plus haut. L'auteur aborde

ici un sujet important qui demanderait d'autres développements pour être traité à fond. Il était difficile de le "résumer" en un nombre minimum de pages, et de faire le tri entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas. Tel quel, cependant, l'ouvrage ouvre des perspectives intéressantes et actuelles.

Y. C.

QU'APPELLE-T-ON PENSER AUSCHWITZ ?
par Ivan SEGRÉ
Nouvelles éditions Lignes, 2009, 207 p., 20 €

LA RÉACTION PHILOSÉMITE
Ou la trahison des clercs
par Ivan SEGRÉ
Nouvelles éditions Lignes, 2009, 258 p., 20 €

C'est l'auteur lui-même qui nous invite à *rapprocher ces deux ouvrages dont il nous* dit que ce sont les deux volets d'une même recherche : ce que les intellectuels français qui se proclament "philosophes" ont fait de la question de la singularité d'Auschwitz et la manière dont ils ont renoué avec le courant de l'idéologie "communautaire".

Dans le premier ouvrage, préfacé par Alain Badiou, Ivan Segré dit reprendre en partie des travaux universitaires élaborés à Paris entre 2004 et 2007 – le premier, qui donne le titre au volume, est un mémoire de DEA rédigé sous la direction de Catherine Chalier, les deux derniers sont des chapitres d'une thèse de doctorat en philosophie soutenue en 2008. Il s'agit d'une analyse critique de *la façon dont la philosophie a entendu après la dernière guerre mondiale le mot "Auschwitz"* (Alain Badiou). L'auteur part d'un texte, souvent d'une phrase, d'un auteur pour en dégager les significations qu'il y repère. C'est ainsi qu'à travers Philippe Lacoue-Labarthe, Hannah Arendt et Emmanuel Faye, il ouvre une discussion sur l'unique phrase de Heidegger à propos *des chambres à gaz et des camps d'anéantissement* (phrase connue depuis 1987) ; qu'il interroge l'usage fait par le mathématicien J.-Y. Girard du concept de "solution finale" comme *pourquoi du pourquoi ?* ou par Daniel Sibony du concept d'"énigme antisémite" ; qu'il repère chez Éric Marty, Alain Finkielkraut ou Jean-Claude Milner un courant de pensée qui identifierait politique de gauche et nouvelle forme d'antisémitisme…

Le second volume, présenté comme au croisement de la philosophie, de la sociologie et de la politique, se veut explicitement une *analyse des modalités contemporaines du discours réactionnaire français*. Raphaël Draï, Shmuel Trigano, Alexandre Adler, Alain Finkielkraut, André Kaspi, Emmanuel Brenner (Georges Bensoussan) l'auteur des *Territoires perdus de la République*, André Taguieff (un chapitre entier lui est consacré, pp. 149-198) et une journaliste italienne aujourd'hui disparue, Oriana Fallaci, dont les livres, traduits en français, ont été des succès de librairie, seraient les tenants de cette pensée "communautaire" qu'Ivan Segré, après Tarik Ramadan, s'est donné pour tâche de dénoncer. Pour lui, le discours tenu par ces "intellectuels" ne repose sur aucun contenu de pensée, mais sur la peur du "musulman", du "progressiste" ou des "jeunes" des quartiers. Et en amalgamant la "défense du sionisme" avec la "lutte contre l'antisémitisme", ils ne serviraient ni l'une ni l'autre.

On reste dubitatif devant cette charge et sur les motivations de l'auteur qui vit maintenant en Israël.

Y. C.

LES FRANÇAIS SONT-ILS ANTISÉMITES ?
par Élisabeth LÉVY et Robert MÉNARD
Éditions Mordicus [16 rue Oberkampf, 75011 Paris], coll. Document, 2009, 110 p., 9,90 €

Mettre face à face deux journalistes ayant, chacun, leur franc-parler et des opinions tranchées (et forcément divergentes, pour que la discussion n'endorme pas), tel a probablement été ce que souhaitait Léonard Vincent lorsqu'il a réuni Élisabeth Lévy et Robert Ménard pour parler de l'antisémitisme, en France, aujourd'hui. Les raisons d'inquiétude ne manquent pas, et les Juifs de France ont le sentiment d'être incompris et injustement montrés du doigt. Est-ce de la

paranoïa, ou cela correspond-il à une réalité dont il convient de se méfier ? Mais en même temps, critiquer la politique israélienne est-il nécessairement de l'antisémitisme ?

Les deux journalistes s'avèrent trop proches pour s'opposer frontalement. Élisabeth Lévy, qui ne nie pas l'existence de l'antisémitisme, pense qu'on l'aborde avec des moyens inefficaces et même dangereux ; Robert Ménard, provocateur qui refuse le consensus mou, part du principe que vivre dans l'illusion ou le silence, c'est perpétrer l'injustice, la violence ou la complicité. Ensemble, ils s'efforcent d'aborder tous les aspects de la « haine des Juifs » moderne, et leur discussion tourne plutôt à un accord, qui dessine le portrait d'un racisme nouveau construit sur de vieux fantasmes et sur la retombée du conflit israélo-palestinien. À les entendre, ce sont les organisations juives officielles et la classe politique française qui manquent de la plus élémentaire prudence. Eux souhaitent parler d'autre chose.

Y. C.

IMMIGRATION, ANTISÉMITISME ET RACISME EN FRANCE

(XIXe-XXe siècle)

Discours publics, humiliations privées

par Gérard NOIRIEL

Hachette Littératures, coll. Pluriel, 2009, 717 p., 13,50 €

Cet ouvrage de Gérard Noiriel a été d'abord publié par Fayard en 2007. Il est repris ici dans une collection de poche, avec une taille de caractères qui n'en facilite pas la lecture [mais avec l'avantage d'un prix modique]. Gérard Noiriel, historien, directeur d'études à l'EHESS, avait publié en 1988, aux éditions du Seuil, *Le Creuset français. Histoire de l'immigration, XIXe-XXe siècles*. Il reprend quelque vingt ans plus tard le même sujet, *l'immigration* et son histoire, mais *en prenant comme fil conducteur la question de l'"antisémitisme" et du "racisme"*. Il cherchait à montrer qu'il y avait une étroite relation *entre la dimension proprement politique de ces problèmes et la dimension sociale, enracinée dans le jeu des relations que les individus tissent au cours de leur vie quotidienne*. Et, *pour comprendre pourquoi les discours publics exprimant le rejet ou la haine des autres ont connu autant de succès dans notre histoire contemporaine*, il faisait l'hypothèse qu'il fallait *remonter à leur source, c'est-à-dire aux expériences vécues*.

Il s'agit donc de repérer comment on a cherché à définir ce que signifiait "être français" et d'étudier comment a évolué le regard que ces "Français" ont porté sur cet autre issu de l'immigration, stigmatisé pour cette raison. Il est probable que le fait que la France ait été, pendant la période, l'un des premiers pays d'immigration au monde n'est pas étranger à cette évolution. Chemin faisant, on trouvera un chapitre sur la mise en place de l'espace public républicain et un autre sur l'attitude envers l'étranger au cours du XIXe siècle ; un chapitre sur l'Affaire Dreyfus. Pour le XXe siècle, un chapitre sur les conséquences de la Première Guerre mondiale et l'invention de l'"immigration choisie" ; un chapitre sur le discours anti-étranger de l'entre-deux-guerres, et sur la montée du racisme et de l'antisémitisme français ; un chapitre sur "le tournant colonial" dans l'après Seconde Guerre mondiale, avec les mouvements de décolonisation ; un chapitre enfin sur "l'ethnicisation du discours sur l'immigration" à la fin du XXe siècle. L'analyse précise que l'auteur fait de ces discours publics successifs, lui permet de mettre en évidence les stéréotypes dont les immigrants ont été victimes et le rôle que ces représentations négatives ont joué dans le développement de l'antisémitisme et du racisme. Il conclut en effet que c'est la marginalisation engendrée par ce discours et l'humiliation qu'en ressentent les populations ainsi stigmatisées, qui empêchent, hier comme aujourd'hui, l'intégration.

Y. C.

L'AFFAIRE DREYFUS

par Vincent DUCLERT

Larousse, coll. L'œil des archives, 2009, 240 p. (format 20 x 24 cm), 22 €

Cet ouvrage, dont c'est la seconde édition (la première a déjà été publiée chez le même éditeur en 2006) est dû à l'un des spécialistes de l'Affaire Dreyfus, Professeur à l'École des Hautes Études en Sciences

Sociales. Il est conçu en cinq parties. Les quatre premières suivent le déroulement de l'Affaire : "Le procès d'Alfred Dreyfus (1894-1897)" et le triomphe de l'antisémitisme (pp. 9-51), "L'engagement dreyfusard (1898)" avec la publication du *J'accuse* et ses conséquences (pp. 53-95), "La défense de la République (1898-1899)", moment où les républicains saisissent ce qui est véritablement en jeu derrière l'Affaire (pp. 97-139), "Le combat pour la justice (1900-1907)" et, à la fois, la réhabilitation de Dreyfus et le triomphe de la République (pp. 141-183). La dernière partie : "Un événement pour le XXe siècle (1907-2006)" tente de faire le bilan et d'évaluer ce qui reste aujourd'hui de l'Affaire.

Abondamment illustré, cet ouvrage fait revivre, au jour le jour, un drame devenu affaire d'État, pour rappeler l'intensité de la crise morale que la France a alors traversée et le sens du combat mené par les défenseurs de Dreyfus.

Y. C.

Les 100 plus belles images de L'AFFAIRE DREYFUS

par Raymond BACHOLLET
Éditions Dabecom, 2006, 112 p., 22 €

La presse, on le sait, s'en est donnée à cœur joie dans l'Affaire, en particulier la presse satirique. Raymond Bachollet a eu la bonne idée de rassembler, en les classant chronologiquement et en les commentant, un certain nombre de dessins publiés à l'époque. Comme le dit Jean-Denis Bredin dans sa préface, *les images ici assemblées nous disent l'importance du dessin, de la caricature, du croquis, tout au long de l'Affaire. Elles nous font souvent comprendre, par leur férocité, tout ce qu'endura Dreyfus durant ces douze années tragiques, ce qu'elles furent pour lui et pour sa patrie. Ce livre nous éclaire aussi sur ce que fut la fureur de l'antisémitisme à la fin du XIXe siècle.*

Abondamment illustré, comme il se doit, des reproductions des "unes" du *Petit Journal,* de *L'illustré National,* de *La libre parole* et d'autres feuilles du même genre, de "dessins" et de "croquis" saisis sur le vif mais caricaturaux, souvent accompagnés des "commentaires" d'époque, l'ouvrage est destiné à un large public soucieux de comprendre la force et les dangers de la caricature politique lorsqu'elle se met au service d'une idéologie.

Y. C.

L'ANTISÉMITISME EN RUSSIE

De Catherine II à Poutine
par Jean-Jacques MARIE
Tallandier, 2009, 447 p., 27 €

L'antisémitisme en Russie est un phénomène récurrent connu. Il a joué depuis les tsars – et il joue encore aujourd'hui – un rôle "politique" indéniable. Il reste un instrument courant de manipulation des masses – n'appelle-t-on pas d'un mot russe : *pogrome* un type d'action violente contre les Juifs dont la Russie n'a pas eu le monopole dans l'histoire ; n'est-ce pas dans les officines policières du régime tsariste qu'ont été mis en forme les deux grands mythes les plus importants de l'antisémitisme moderne : le "complot juif mondial" et le "judéo-bolchevisme" ?

Dans ce livre bien documenté, Jean-Jacques Marie, historien et spécialiste de la Russie du XXe siècle, a voulu dresser un tableau aussi précis (et exhaustif) que possible de l'antisémitisme russe et de son évolution depuis l'origine jusqu'à l'époque contemporaine. Le premier chapitre traite de l'histoire de l'empire khazar – et surtout de l'interprétation antisémite, en termes de races, qu'en donne à l'heure actuelle l'ethnologue officiel Lev Goumilev. La suite de l'ouvrage étudie les méandres de l'attitude des Tsars et de la noblesse terrienne envers les Juifs, les politiques de confinement et de conversions forcées qu'ils mettent en œuvre, la contradiction fondamentale qui existe entre le discours émancipateur de certains et les restrictions systématiques (en matière de résidence et d'emploi) qui sont imposées à une population juive en dessous du seuil de la misère. Dans un tel contexte, les explosions populaires, la plupart du temps organisées par le pouvoir, sont le signe de l'ambiguïté de cette instrumentalisation de l'antisé-

mitisme dont on observe, malgré l'idéologie, la continuité de l'ancien au nouveau regime

Reste qu'on se pose la question de savoir pourquoi l'antisémitisme, recyclé maintenant dans un antisionisme qui cache mal sa vraie nature, a pris en Russie une telle place. L'auteur ne pense pas que Leon Poliakov ait raison lorsqu'il insiste sur la dimension religieuse de l'antisémitisme russe et de la guerre des "deux peuples elus" , mais une haine de l'autre, qui de fait se trouve être le Juif, ne peut pas ne pas avoir quelque part un fondement dans des croyances. Or les pouvoirs tsariste d'abord (en accord avec l'Église orthodoxe), communiste ensuite (après la Révolution d'octobre et jusqu'à ce jour), ont utilise cette haine originelle pour manipuler les masses et leur suggérer des explications aux échecs répétes d'une société profondément arriérée On a, dans l'antisemitisme russe, quelque chose qui s'apparente à un "code culturel", à une manière automatique de faire appel à un mécanisme d'affirmation de soi (et de sa propre excellence supposee) par rejet de l'autre (qui présente des traits qui permettent de le distinguer) qu'on définit à la fois comme inférieur… et dangereux Un bouc émissaire idéal

Y C.

SALOMON, VOUS ÊTES JUIF !?

L'antisémitisme en Belgique du Moyen-Âge à Internet

par Viviane TEITELBAUM

Éditions Luc Pire [Quai aux Pierres de Taille, 37/39 – 1000 Bruxelles], 2008, 254 p.

Viviane Teitelbaum, députee régionale bruxelloise depuis 2004, est l'auteur de plusieurs ouvrages sur les enfants caches ou la spoliation des Juifs en Belgique Dans celui-ci, elle a voulu dénoncer la résurgence de l'antisemitisme qui, comme le canari dans la mine, est pour elle un signal d'alarme pour signifier que quelque chose ne va pas dans la societe *l'antisémitisme est un baromètre de la democratie quand la démocratie décline, l'antisémitisme renaît* Il convient donc de prendre le probleme à bras le corps, d'en repérer d'abord, puis d'en analyser ensuite les manifestations Elle le fait d'une manière dense, un peu répétitive – comme l'est le sujet lui-même, l'antisemitisme permanent mais toujours semblable.

Une première partie, courte (pp 11-48), lui permet de poser le problème et de survoler l'histoire de la présence juive en Belgique depuis le XIIIe siècle, et des acces d'antisémitisme, d'abord sous la forme d'un antijudaisme religieux, mais rapidement sous la forme d'un antisémitisme economique et politique Cet antisémitisme, qu'on avait cru mort à Auschwitz, est cependant de retour, à l'Est et à l'Ouest, sous la forme d'accusations verbales de complots, juifs ou sionistes, mais aussi d'attaques contre les individus C'est l'objet de la seconde partie (pp 49-210) recenser année par année, depuis 2001 et jusqu'à 2008, les manifestations d'antisémitisme autant sur la voie publique que dans les prises de position des partis politiques et dans la presse et, recemment, sur internet Un catalogue peu réjouissant !

Y. C.

LES CHAMPIONS JUIFS DANS L'HISTOIRE

Des sportifs face à l'antisémitisme

par Philippe ASSOULEN

Imago, Auzas editions [7 rue Suger, 75006 Paris], 2009, 190 p , 20 €

L'idée de ce livre, dit l'auteur dans son introduction, lui est venue le jour où il a entendu l'histoire d'Alfred Nakache · lui qui avait, en 1941, apporté à la France un record du monde du 200 mètres papillon, n'en fut pas moins déporté à Auschwitz Combien ont-ils été, ces champions juifs, à apporter a leur pays des records et des médailles dans plusieurs disciplines sportives ? – en contradiction avec la vision qu'en avaient les antisemites qui s'imaginaient que les Juifs étaient physiquement degénérés et incapables d'effort Et combien d'entre eux ont eu à souffrir de l'antisémitisme et du terrorisme ?

Pour Philippe Assoulen, c'est en Hongrie que "tout a commencé" c'est là, dans la patrie de Herzl, qu'Arnold Guttmann naît le 1er février 1878 , quelques années plus tard,

il devient champion de natation sous le nom d'Alfred Hajos. Aux premiers Jeux olympiques de l'histoire, en avril 1896, à Athènes, il remporte le 100 mètres nage libre, puis le 1200 mètres… Aux Jeux de Berlin, en 1936, alors que derrière Judith Deutsch, une nageuse autrichienne, un certain nombre d'athlètes juifs refusent de prendre part aux jeux dans le pays d'Hitler, d'autres ne firent pas le même choix, et seize médailles olympiques sont remportées par des sportifs juifs. Cela n'empêchera pas le nazisme d'exalter le "sport aryen" et, un peu plus tard, d'envoyer dans les camps d'extermination les sportifs qui avaient le malheur d'être juifs.

Dans son dernier chapitre, Philippe Assoulen retrace le drame des Jeux olympiques de Munich, en septembre 1972. Des jeux qui verront le Juif américain Mark Spitz réaliser son exploit de remporter sept médailles en natation, mais aussi des Jeux endeuillés par une attaque terroriste, avec l'invraisemblable amateurisme de la police allemande et, si l'on en croit les déclarations du responsable palestinien d'un détournement d'avion pour le moins bizarre, une connivence quasi certaine des autorités allemandes avec l'OLP pour la libération des trois terroristes palestiniens survivants, responsables du massacre.

Un "petit dictionnaire des champions juifs" de toutes nationalités, discipline par discipline, complète ce livre attachant, sur un sujet peu étudié.

Y. C.

Revue

LES ÉTUDES DU CRIF

Les écrivains français du XXème siècle et le destin juif...

par Michaël de Saint Cheron

N°23, 2012, 54 p., 10 €.

Michaël de Saint Cheron nous livre une passionnante étude de huit écrivains non juifs, parmi les plus importants de la littérature française du siècle passé, aux prises avec le destin juif. Il s'agit de *Charles Péguy*, *Paul Claudel*, *François Mauriac*, *Jean-Paul Sartre*, *Albert Camus*, *Marguerite Yourcenar*, *Maurice Blanchot* et *Jorge Semprun*. Mais on devrait immédiatement ajouter au moins deux autres écrivains, tellement *Zola* fut mêlé à l'affaire Dreyfus et est ici évoqué à travers l'autre grand dreyfusard que fut Péguy, et *Élie Wiesel* dans sa bouleversante rencontre avec Mauriac. *Malraux* est également très présent en ces pages, particulièrement lorsque l'auteur évoque *Jean-Paul Sartre* et leur engagement courageux pour l'État d'Israël. Il faut dire que M. de Saint Cheron est un spécialiste reconnu d'André Malraux, qu'il lui a consacré déjà plusieurs ouvrages [1] et qu'il a particulièrement approfondi son lien méconnu avec le peuple juif et le Judaïsme. Une telle liste d'écrivains non juifs, travaillés toute leur vie par leur relation avec le peuple juif, n'est jamais close ; parmi une multitude d'autres écrivains français, il aurait été tout autant passionnant d'étudier, par exemple, *Bernanos*, *Julien Green*, *Jacques Ellul* ou *Pierre Emmanuel*. Mais le choix ici opéré par l'auteur est tout à fait éclairant et pertinent ; il révèle, pour chacun d'entre eux, un lien passionné et très riche avec le message du Judaïsme.

On ne restituera pas le contenu de chacune de ces études, le but n'étant pas de redoubler le travail de l'auteur, mais d'indiquer certains faits saillants pour quelques-uns d'entre eux, et d'insister sur l'art, tout de finesse, de M. de Saint-Cheron, dans sa manière de conter ces vies à travers leurs tourments et leurs liens, souvent passionnels, avec la réalité juive. Il y a presque toujours, chez chacun d'entre eux, une rencontre primordiale déclencheuse d'un attrait pour la condition juive, la pérennité de son message, souvent occulté et combattu par les nations : que ce soit *Péguy* avec *Bernard*

[1] *Malraux. La recherche de l'absolu*, éd. de La Martinière, 2004 [Cf. *Sens*, 2005 n° 5, pp. 311-312] ; *Malraux et les Juifs. Histoire d'une fidélité*, éd. Desclée De Brouwer, 2008 [Cf. *Sens*, 2009 n° 7/8, pp. 495-496].

Lazare dans leur combat commun pour le capitaine Dreyfus, *Mauriac* bouleversé par le jeune rescapé d'Auschwitz, *Élie Wiesel*, ou encore *Maurice Blanchot* et son amitié indéfectible avec *Emmanuel Levinas*, « *mon plus ancien ami, le seul qui m'autorise d'un tutoiement* » (p. 46).

M. de Saint Cheron a l'art de restituer, de manière vive, ces moments fondateurs qui opèrent une véritable "conversion" pour celui qui sait vraiment écouter son interlocuteur. L'exemple le plus parlant me paraît justement la rencontre, qui faillit d'ailleurs ne pas aboutir, du vieil écrivain *François Mauriac* avec le jeune rescapé des camps *Élie Wiesel*. Il faut souligner ici que M. de Saint Cheron va bien au-delà de ce que l'on savait de ce face à face mémorable, déjà raconté par chacun des protagonistes, car il rassemble une foule de documents peu accessibles, correspondances inédites, entretiens radiophoniques, etc. Il est vrai que l'auteur est également un spécialiste d'*Élie Wiesel*, ayant réalisé une biographie importante et des livres d'entretiens [2].

Pour d'autres auteurs étudiés dans cette plaquette, il n'est pas fait mention d'une rencontre première, mais d'une passion pour l'histoire souffrante du peuple juif qui tente de faire revivre sa patrie après l'extermination d'une partie des siens. C'est ainsi l'attitude d'un *Albert Camus*, à travers un texte méconnu de janvier 1958 : « *Ce sont, comme ce soir, mes amis d'Israël, de l'exemplaire Israël qu'on veut détruire sous l'alibi de l'anticolonialisme, mais dont nous devons défendre le droit de vivre, nous qui avons été témoins du massacre de millions de Juifs et qui trouvons juste et bon que les survivants créent la patrie que nous n'avons pas su leur donner ou leur garder* » (p. 41).

D'autres écrivains, encore, ont été fascinés par une certaine mystique juive, telle *Marguerite Yourcenar*, agnostique et captivée par le hassidisme. Il faut lire aussi le chapitre consacré à *Paul Claudel* qui, nourri de préjugés antisémites dans sa jeunesse, plus ou moins entretenus à l'âge adulte, bouleversé par la *Shoah* et l'énergie de ses survivants allant jusqu'à faire revivre Israël sur la terre de leurs ancêtres, écrira sur ce retour ses plus belles pages dans sa vieillesse avec *Une voix sur Israël* (1951). Enfin, le dernier chapitre est consacré à *Jorge Semprun*, le plus récent disparu de cette galerie de portraits (7 juin 2011), survivant de Buchenwald, qui avait si fortement perçu la spécificité absolue de la *Shoah* en magnifiant la « *mémoire juive* ».

Un recueil dense qui donne envie de prolonger, par une lecture de leurs œuvres, chacune de ces personnalités reliées, d'une manière ou d'une autre, au destin, souvent tragique, de la condition juive au XXème siècle.

B. C.

[2] *Élie Wiesel. L'homme de la mémoire*, Bayard éditions, 1998 [Cf. *Sens*, 1, 2000, pp. 60-61] ; *Entretiens avec Élie Wiesel, 1984-2000*, suivis de *Wiesel, ce méconnu*, éd. Parole et Silence, 2008 [Cf. *Sens*, 2009 n° 2, pp. 141-142].